

CONDITIONS

ABONNEMENT.

UN AN..... \$1.00
 SIX MOIS..... 0.50
 EN NUMERO..... 1c.

Totement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.
 20 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.
 Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT
 Bureau : 25 Rue St Gabriel
 Boîte 2144 P. O. Montréal.

Feuilleton du Grognard

SCENES DE LA VIE DE BOHEME
 (Suite.)

—Je ne réfléchis jamais, surtout pour accepter une proposition qui m'est agréable ; j'accepte d'emblée : as fait, la peinture et la musique sont sœurs.

—Belles-sœurs, dit Marcel.
 En ce moment rentrèrent Colline et Rodolphe, qui s'étaient rencon-

trés Marcel et Schaubard leur firent de leur association.

—Messieurs, s'écria Rodolphe en t sonner son gousset, j'offre à la compagnie.

—C'est précisément ce que j'allais l'honneur de proposer, fit Colline tirant de sa poche une pièce d'or qu'il se fourra dans l'œil. Mon m'a donné ça pour acheter la grammaire indoustani-arabe, que viens de payer six sous comptant.

—Et moi, dit Rodolphe, je me suis avancé trente francs par le caisse de l'Echarpe d'Iris, sous le prétexte que j'en avais besoin pour me vacciner.

—C'est donc le jour des recettes ? Schaubard ; il n'y a que moi qui n'ai pas étrenné, c'est humiliant.

—En attendant, reprit Rodolphe, maintiens mon offre du dîner.

—Et moi aussi, dit Colline.

—Et bien, dit Rodolphe, nous al-

lons tirer à pile ou face quel sera celui qui paiera la carte.

—Non, s'écria Schaubard, j'ai mieux que ça, mais infiniment mieux à vous offrir pour vous tirer d'embarras.

—Voyons !
 —Rodolphe paiera le dîner, et Colline offrira un souper.

—Voilà ce que j'appellerai de la jurisprudence Salomon, s'écria le philosophe.

—C'est pis que les noces de Gamache, ajouta Marcel.

Le dîner eut lieu dans un restaurant provençal de la rue Dauphine, célèbre par ses garçons littéraires et son ayoli. Comme il fallait faire de la place pour le souper, on but et on mangea modérément. La connaissance ébauchée la veille entre Colline et Schaubard, et plus tard avec Marcel, devint plus intime ; chacun des quatre jeunes gens arbora le drapeau

de son opinion dans l'art ; tous quatre reconnurent qu'ils avaient courage égal et même espérance. En causant et se discutant, ils s'aperçurent que leurs sympathies étaient communes, qu'ils avaient tous dans l'esprit la même habileté d'escrime comique, qui égaye sans blesser, et que toutes les belles vertus de la jeunesse n'avaient point laissé de place vide dans leur cœur, facile à mettre en émoi par la vue ou le récit d'une belle chose. Tous quatre, partis du même point pour aller au même but, ils pensèrent qu'il y avait dans leur réunion autre chose que le quiproquo banal du hasard, et que ce pouvait bien être aussi la Providence, tutrice naturelle des abonnés, qui leur mettait ainsi la main dans la main, et leur soufflait tout bas l'oreille l'évangélique parabole, qui devrait être l'unique charte de l'humanité : " Soutenez-vous, et aimez-vous

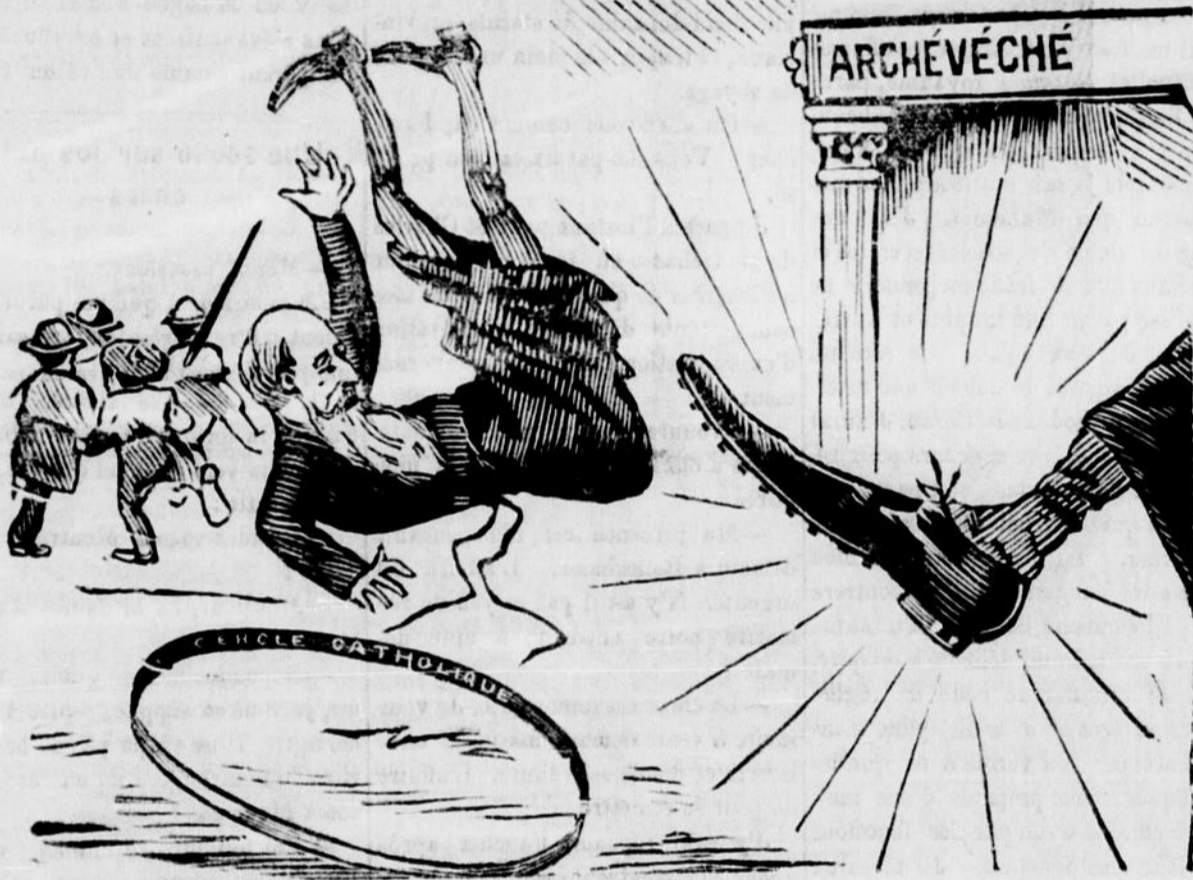
les uns les autres."

A la fin du repas, qui se termina dans une espèce de gravité, Rodolphe se leva pour porter un toast à l'avenir, et Colline lui répondit par un petit discours qui n'était tiré d'aucun bouquin, n'appartenait par aucun point au beau style, et parlait tout simplement le bon patois de la naïveté qui fait si bien comprendre ce qu'il dit si mal.

—Est-il bête ce philosophe ! murmura Schaubard, qui avait le nez dans son verre, voilà qu'il me force à mettre de l'eau dans mon vin.

Après le dîner on alla prendre le café à Momus, où on avait déjà passé la soirée la veille. Ce fut à compter de ce jour-là que l'établissement devint inhabitable pour les autres habitués.

Après le café et les liqueurs, le clan bohème, définitivement fondé, retourna au logement de Marcel, qui



LE JOUR DE L'AN A QUEBEC

Le président du Cercle Catholique est mal reçu à l'Archévêché. Pauvre St Jérôme, voilà ce que l'on gagne à singer Rome !

ite nom d'Elysée Schaubard. Pendant que Colline allait commander le souper qu'il avait promis, les autres se procuraient des pétards, des fusées et d'autres pièces pyrotechniques ; et, avant de se mettre à table, on tira par les fenêtres un superbe feu d'artifice qui mit toute la maison sens dessus dessous, et pendant lequel les quatre amis chantaient à tue-tête :

Célébrons, célébrons, célébrons ce beau jour !

Le lendemain matin, ils se retrouvèrent ensemble de nouveau, mais sans en paraître étonnés, cette fois. Avant de retourner chacun à leur affaire, ils allèrent de compagnie déjeuner frugalement au café Momus, où ils se donnèrent rendez-vous pour le soir, et où on les vit pendant longtemps revenir assidûment tous les jours.

Tels sont les principaux personnages qu'on verra reparaître dans les histoires dont se compose ce volume, qui n'est pas un roman, et n'a d'autre prétention que celle indiquée par son titre ; car les Scènes de la Vie de bohème ne sont en effet que des études de mœurs dont les héros appartiennent à une classe mal jugée jusqu'ici, et dont le plus grand défaut est le désordre ; et encore peuvent-ils donner pour excuse que ce désordre même est une nécessité que leur fait la vie.

II

UN ENVOYÉ DE LA PROVIDENCE.

Schaubard et Marcel, qui s'étaient vaillamment mis à la besogne dès le matin, suspendirent tout à coup leur travail.

Sacrebleu ! qu'il fait faim ! dit Schaubard ; et il ajouta négligemment : Est-ce qu'on ne déjeune pas aujourd'hui ?

Marcel parut très-étonné de cette question, plus que jamais inopportune.

—Depuis quand déjeune-t-on deux jours de suite ? dit-il. C'était hier jeudi.

Et il compléta sa réponse en désignant de son appui-main ce commandement de l'Eglise :

" Vendredi chair ne mangeras, Ni autre chose pareillement."

Schaunard ne trouva rien à répondre et se mit à son tableau, lequel représentait une plaine habitée par un arbre rouge et un arbre bleu qui se donnent une poignée de branches. Allusion transparente aux douceurs de l'amitié, et qui ne laissait pas en effet que d'être très-philosophique.

En ce moment, le portier frappa à la porte. Il apportait une lettre pour Marcel.

— C'est trois sous, dit-il.
— Vous êtes sûr ? répliqua l'artiste. C'est bon, vous nous les devrez.

Et il lui ferma la porte au nez. Marcel avait pris la lettre et rompu le cachet. Aux premiers mots, il se mit à faire dans l'atelier des sauts d'acrobate et entonna à tue-tête la romance suivante, qui indiquait chez lui l'apogée de la jubilation :

Y'avait quat' jeunes gens du quartier,
Ils étaient tous les quat' malades ;
On les a m'nés à l'Hôtel-Dieu
Eu ! eu ! eu ! eu !

— Eh bien, oui, dit Schaunard en continuant :

On les a mis dans un grand lit,
Deux à la tête et deux aux pieds.

— Nous savons ça !
Marcel reprit :

Ils virent arriver un 'petit' seure,
Eur ! eur ! eur ! eur !

— Si tu ne te tais pas, dit Schaunard, qui ressentait déjà des symptômes d'aliénation mentale, je vais t'exécuter l'allégo de ma symphonie sur l'influence du bleu dans les arts.

Et il s'approcha de son piano. Cette menace produisit l'effet d'une goutte d'eau froide tombée dans un liquide en ébullition.

Marcel se calma comme par enchantement.

— Tiens ! dit-il en passant la lettre à son ami. Vois.

C'était une invitation à dîner d'un d'un député, protecteur éclairé des arts et en particulier de Marcel, qui avait fait le portrait de sa maison de campagne.

— C'est pour aujourd'hui, dit Schaunard ; il est malheureux que le billet ne soit pas bon pour deux personnes. Mais au fait, j'y songe, ton député est ministériel ; tu ne peux pas, tu ne dois pas accepter : tes principes te défendent d'aller manger un pain trempé dans les sueurs du peuple.

— Bah ! dit Marcel, mon député est centre gauche ; il a voté l'autre jour contre le gouvernement. D'ailleurs, il doit me faire avoir une commande, et il m'a promis de me présenter dans le monde ; et puis, vois-tu, ça a beau être vendredi, je me sens pris d'une voracité Ugoline, et je veux dîner aujourd'hui, voilà.

— Il y a encore d'autres obstacles, redit Schaunard, qui ne laissait pas que d'être un peu jaloux de la bonne fortune qui tombait à son ami. Tu ne peux pas aller dîner en ville en vareuse rouge et avec un bonnet de débardeur.

— J'irai emprunter les habits de Rodolphe ou de Coline.

— Jeune insensé ! oublies-tu que nous sommes passé le vingt du mois, et qu'à cette époque les habits de ces Messieurs sont cloués et surcloués ?

— Je trouverai au moins un habit noir d'ici à cinq heures, dit Marcel.

— J'ai mis trois semaines pour en trouver un quand j'ai été à la noce de mon cousin ; et c'était au commencement de janvier.

— Eh bien, j'irai comme ça, reprit Marcel en marchant à grands pas. Il ne sera pas dit qu'une misérable question d'étiquette m'empêchera de faire mon premier pas dans le monde.

(A Continuer)

LE GROGNARD

MONTREAL, 12 JAN. 1884

Communication

On nous communique copie de la correspondance suivante échangée entre le Grand Vicair Trudel et le faux prophète El-Madhi :

Khartoum, 1er Janvier 1884

Au Directeur de l'Etendard.

Cher confrère,

Allah est grand ! Je suis à la veille d'achever la conquête de l'Afrique où le drapeau de l'Islam flottera aux quatre points cardinaux. Je me propose de m'occuper exclusivement des affaires temporelles des peuples que j'aurai conquis. Tu es justement l'homme qu'il me faut pour diriger les affaires spirituelles de mon royaume, parce que l'on m'a appris que tu étais beaucoup plus catholique que le Pape, comme moi je suis beaucoup plus mahométan que Mahomet. J'ai une peur du diable des sociétés secrètes et je crains que la franc-maçonnerie ne se glisse parmi mes muphti et autres prêtres de mon église. Ce sera toi que je chargerai de donner une interprétation orthodoxe au Coran. J'aurai aussi besoin de ton concours pour régulariser l'action des deux partis politiques qui devront nécessairement se former. Tu expliqueras à mon peuple les dangers qu'il rencontrera dans l'Islamisme libéral. Tu auras encore une mission délicate à remplir, celle de formuler un code de règlements sévères pour la discipline dans les harems. Tu verras à ce que les ennues soient préparés d'une manière efficace à remplir les fonctions qui leur sont dévolues. Je te salue en Mahomet. Réponds de suite.

(Signé) EL-MADHI.

Montréal, 4 janv. 1884.

A El-Madhi.

Cher confrère,

Tu tombes absolument dans mon jeu. Je commence à être fatigué de combattre les erreurs, les hérésies et les mauvaises doctrines prêchées par les catholiques libéraux de la province de Québec. Je vis dans un entourage de francs-maçons, nous sommes tout au plus une vingtaine de bons catholiques, de catholiques réels dans la ville de Montréal. Il y en a à peu près autant dans la ville de Québec. Je suis dégoûté des luttes stériles auxquelles je me dévoue depuis dix ans. Je serai charmé de prêcher les doctrines du Coran dans leur véritable sens. Tu ne t'es pas trompé quand tu as dit que j'étais plus catholique que le Pape. Mes amis filent un mauvais coton avec un ambassadeur qui a été envoyé de Rome en Canada pour régler nos difficultés religieuses. Si la décision du Saint-Siège est en faveur de Laval, comme probablement elle le sera, je suis décidé à abandonner la province de Québec

à son triste sort. Rendu dans le Soudan je ferai distribuer des millions de copies de mon syllabus conjugal, ce qui aura pour effet de rehausser le niveau moral dans les harems. Avant de partir pour l'Afrique je dois aller faire visite à M. MacKay, le millionnaire qui devra me fournir les fonds pour continuer pendant mon absence la publication de l'Etendard, la feuille la plus religieuse du nouveau monde. Je t'envoie mille salamales.

(Signé) TRUDEL,
Grand-Vicair de la province de Québec.

Une farce de Mousseau.

La scène se passe à Québec, sur la rue Buade.

Mousseau se rend à son bureau d'un pas tranquille et lent, songeant à sa résignation prochaine. Comme dans la complainte du Vendredi Saint, son cœur veut et ne veut pas. Il a l'air de la statue de l'angoisse sculptée par la main du doute.

Il rencontre M. Faucher, le député de Bellechasse, portant sous son bras une demi-douzaine de statuts provinciaux, et tenant à la main une sacoche de voyage.

— Où allez-vous comme ça, Faucher ? Vous me paraissez bien pressé.

Je pars à l'instant pour St-Charles de Bellechasse où je dois surveiller les intérêts de quelques uns de mes commettants dans une contestation d'expropriation faite par le gouvernement.

Je voudrais vous avoir demain matin à onze heures et demie à mon bureau.

— Ma présence est indispensable demain à Bellechasse. L'affaire est urgente. N'y a-t-il pas moyen de remettre notre entrevue à après-demain ?

— La chose est importante. Je vous invite à venir demain matin à onze heures et demie sans faute. L'affaire ne peut se remettre.

J'y serai, répondit Faucher après quelques secondes de réflexion.

Mousseau continua sa route lentement. Faucher s'était fait une méditation mentale extrêmement profonde. Il était évident que le Premier le mandait à son bureau pour lui offrir un portefeuille dans le remaniement de son cabinet. Faucher, depuis son élection, caresse l'espoir de devenir ministre en accolant le mot honorable devant son nom qu'il a déjà agrémenté de plusieurs titres sonores. Le moment tant désiré était enfin arrivé. Il allait recevoir le couronnement de sa vie politique. Il alla trouver un jeune avocat de ses amis et lui jura de le remplacer à St. Charles le lendemain. Il lui passa des papiers et des statuts avec une vingtaine de piastres. Il lui murmura à l'oreille qu'il avait entré dans le cabinet Mousseau et qu'il aurait prochainement l'occasion de lui prouver sa reconnaissance pour le service qu'il demandait. L'avocat accepta et partit.

Pas d'ast besoin dire que ce soir-là maître Faucher fit des rêves dorés. Le lendemain matin il s'astiqua de son mieux et s'agita comme une queue de veau sur la rue St. Jean en attendant l'heure du rendez-vous.

A onze heures vingt-cinq minutes il commençait à faire pied de grue dans l'antichambre du Premier Ministre.

A midi moins quart le messager de service lui dit qu'il pourrait entrer dans le bureau privé de M. Mousseau.

Les deux politiciens se serrèrent la main de la manière la plus cordiale et s'engagèrent dans une conversation banale qui dura environ un quart d'heure. Faucher grillait d'impatience, il lui tardait d'apprendre la la raison pour laquelle il avait été invité au rendez-vous extraordinaire. Sa patience s'étant lassée il posa la question carrément au Premier.

— Ah ça ! vous m'avez fait venir ici pour une affaire d'importance et j'ai du perdre une quarantaine de piastres en ne me rendant pas à St. Charles. Que voulez-vous de moi ?

— Je vous invite à dîner avec moi à une heure, en compagnie de Wurtele et de Starnes et autres de mes collègues.

Tableau ! L'invitation de Mousseau avait produit sur Faucher l'effet de la tête de Méduse. Tous ses châteaux en Espagne s'écroulèrent, ses rêves s'évanouirent et ses illusions se dissipèrent comme une vaine fumée.

Une scène sur les petits chars

— Merci, monsieur.

Le monsieur à qui ces paroles venaient d'être adressées tressaillit et une pâleur mortelle envahit sa figure. Il saisit une des lamères de cuir fixées à la toiture du char urbain. Il se pencha vers la dame qui avait parlé et lui dit :

— Résidez-vous à Montréal, madame ?

— Monsieur, fit la dame d'un air blessé.

— Répondez-moi de grâce, madame, je vous en supplie, reprit l'homme agité. Il ne s'agit pas de badiner. Êtes-vous étrangère ici ou êtes-vous née à Montréal ?

— J'ai toujours résidé ici, répondit la dame vivement.

— Est-ce possible ? murmura l'homme frappé d'étonnement et vous ne portez pas de médailles, ni aucun ruban ou insigne d'honneur rien pour montrer que vous n'êtes pas comme les autres, mais juste ciel, quelle difformité ! Quoi ! madame. J'ai toujours voyagé sur cette... depuis que elle a été construite et jamais une personne de votre sexe ne m'a remercié ouvertement pour un siège jusqu'à ce moment ?

Les mangeurs de tartes

Des milliers de curieux ont saisi l'autre soir à un match de mangeurs de tartes dans le restaurant Mabley, à Detroit. Il y avait vingt-sept compétiteurs, tant blancs que noirs. Chacun a reçu sept tartes, et au signal donné, à 7 heures, toutes les mâchoires ont commencé à fonctionner. Les deux premières tartes n'ont pas fait un pli, mais à la troisième deux des concurrents se sont retirés de la lice. A la cinquième ils n'étaient plus que trois, trois nègres dont la double rangée de dents montrait et redescendaient avec la régula-

rité et la célérité d'un mécanisme. La sixième tarte engloutie, un seul a eu le courage d'affronter la dernière. Il l'a saisie dans la main et brandie d'un air de triomphe ; et se souvenant soudain qu'il n'avait plus que deux minutes pour sortir vainqueur de l'épreuve, il l'a rompue en deux, et avec des efforts évidents qui faisaient pâmer de rire les spectateurs il a englouti successivement les deux moitiés avant que le délai fatal fût écoulé. En conséquence, il a été proclamé champion. Son nom est Lacer.

Le Prophète des Végétariens

Les journaux ayant annoncé l'arrivée à Paris de M. Jonathan-Edward Clais, chef de la secte végétarienne en Amérique, nous avons eu la curiosité de rendre visite à ce prophète d'un nouveau genre, et nous lui avons fait demander une entrevue, qu'il nous a accordée tout de suite. C'est dans le salon de l'hôtel de Liverpool, où il loge, qu'il nous a reçus.

* *

Jonathan Edward Clais, âgé de soixante-dix ans environ, est un grand vieillard aux cheveux tout blancs, qui rappelle par son allure le défunt père Gagne. Même figure maigre, même manière de porter les cheveux, mêmes gestes saccadés et semblables à ceux d'un pantin de Nuremberg. Il a les yeux si brillants qu'on y croit voir passer des éclairs de folie.

M. Clais nous a accueilli d'une façon extrêmement courtoise et, après un vigoureux *shake hands*, nous a invité à nous asseoir. Puis, tout de suite, en homme qui a souvent été interrogé par des journalistes, il s'est mis à nous raconter comment il avait été amené à se faire l'apôtre du végétarisme.

— Jusqu'en 1868, nous a-t-il dit, j'avais été un homme comme tous les autres, et, comme j'avais grand appétit, je faisais même abus de la chair des animaux.

Mais Dieu résolut de me punir de manger ainsi des êtres ayant une âme comme nous, sachez-le bien, monsieur. Je tombai donc gravement malade de la fièvre typhoïde, et l'on crut que j'allais mourir. Mais moi, je sus tout de suite que j'en reviendrais, parce que, dans mes heures d'insomnie, je voyais au pied de mon lit le spectre de Pythagore, qui était envoyé par Dieu et qui m'ordonnait en termes énergiques, de consacrer ma vie à combattre la nourriture animale, sitôt que je serais guéri...

* *

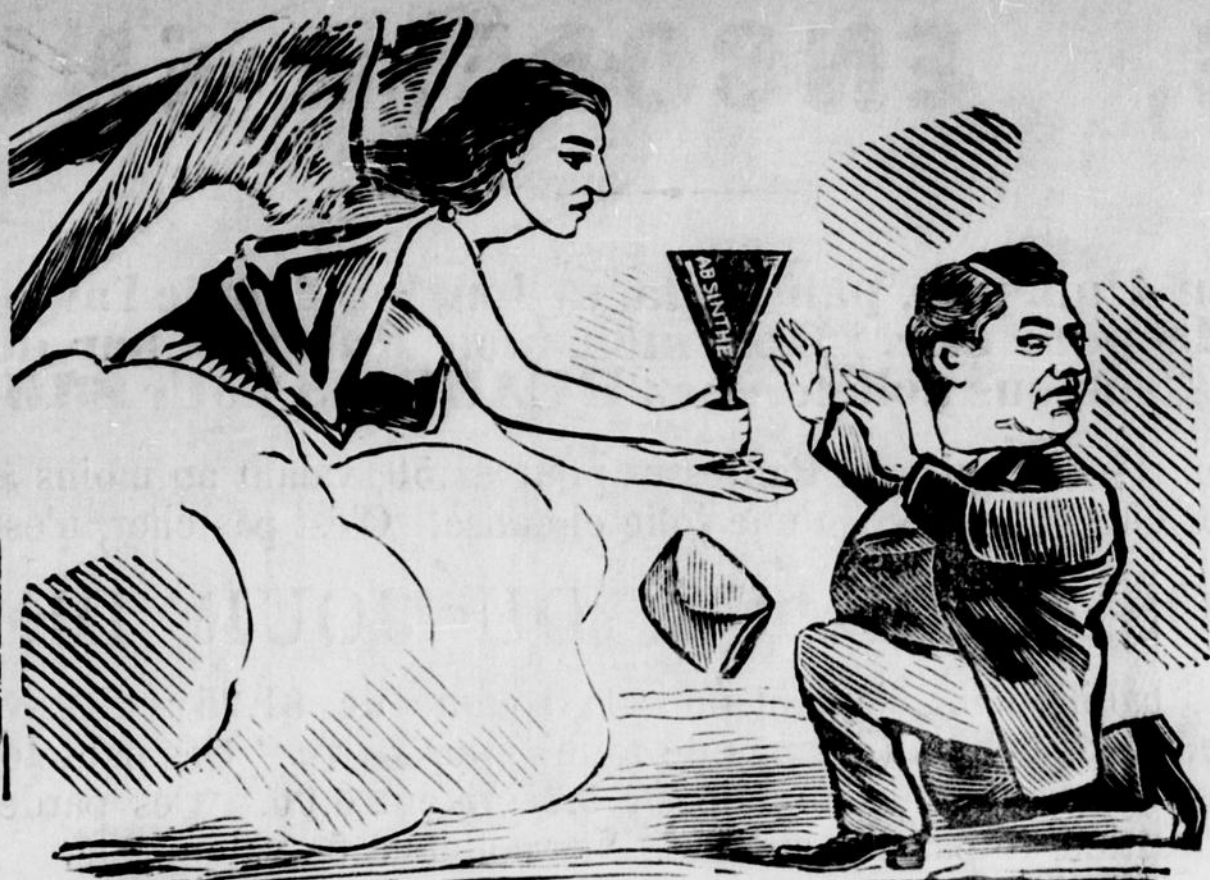
Le plus sérieusement du monde, nous demandâmes à M. Clais comment était Pythagore.

— Maigre, avec de grands cheveux des yeux bleus, une longue barbe noire et une robe brune, nous répondit-il. Comme il était impalpable, la lumière passait au travers de son corps. J'entendais très distinctement sa voix. Il m'apprit que ceux qui se nourrissent de viande rencontraient dans l'autre monde des âmes des bœufs, des moutons et des volailles qu'ils avaient mangés, et étaient poursuivis par elles pendant l'éternité. Il m'énuméra de plus toutes les maladies que sont susceptibles de contracter ceux qui mangent de la viande. Il n'y en a pas moins de trois cent soixante, ainsi que je le ferai savoir dans les conférences publiques que je vais organiser à Paris.

— Et que faites-vous, une fois guéri de votre fièvre typhoïde ?

— Je fis mettre dans tous les journaux de Baltimore, où j'habitais, un avis annonçant que j'offrais de nourrir gratuitement tous ceux qui voudraient s'adopter au régime végétarien. Je n'eus d'abord que les pauvres ; mais, à la suite des banquets

biles que j'organisai, je comptais
 être plus de soixante adeptes. Ils
 mirent, ainsi que moi, à parcou-
 rir l'Amérique, et nous sommes au-
 rd'hui plus de trois mille. Ma-
 me et mes deux filles m'ont puis-
 samment aidé à propager mes théo-
 ries et en distribuant des brochu-
 res. De plus, j'ai fait sur elles des ex-
 périences très curieuses. C'est ainsi
 que j'ai constaté que l'usage continu
 de tel ou tel fruit change profondé-
 ment le caractère. Par exemple, après
 avoir absorbé exclusivement des fê-
 ves pendant quinze jours, mistress
 était devenue si irritable
 qu'on ne pouvait plus l'aborder. Ma
 Sarah, mise au régime des na-
 nains, est tombée en trois semaines
 dans un état hypocondriaque inquié-
 tant, dont nous avons eu beaucoup
 de peine à la tirer. J'ai pu me con-
 vaincre de la même manière que la
 pomme de terre rend bavard; le ha-
 melon, querelleur; la carotte, méticu-
 leux; le melon, prétentieux et loqua-
 ce; le potiron, doux et même câlin...
 —Et à quoi attribuez-vous cette
 influence morale des aliments végé-
 taux?
 —C'est le secret de la Providence,
 Pythagore ne me l'a pas dit.



LA COUPE D'AMERTUME

L'ANGE DE LA RÉSIGNATION.—Allons, courage, Mousseau. Tiens! je t'offre le *night cap*. Il faut que
 tu l'avales tout jusqu'à la lie!
 MOUSSEAU.—C'est de l'absinthe des jardins pure, pas d'autre chose dedans. Ce n'est pas possible. Le
 cœur me lève.
 L'ANGE.—Avale! il le faut.

QUESTIONS ET REPONSES

CURIEUX.—Est-ce transgresser le
 commandement de Dieu qui ordonne
 l'observance du sabbat que de posséder
 des actions dans un chemin de
 fer qui fait circuler ses trains le di-
 manche?

REPONSE.—C'est une chose que
 nous ignorons. Si le chemin de fer
 a de gros dividendes, il ne paraît
 pas que c'est violer le commandement
 que de tenir des actions dans la com-
 pagnie, par exemple dans le chemin
 de fer du Nord, mais si vos actions
 sont dans un chemin de fer qui ne
 paie pas de dividendes comme le
 Grand Tronc, le plus tôt vous vous
 débarrassez de votre stock le mieux
 ce sera pour votre conscience.

Badinages

L'homme sans tête.—Il vient de
 mourir, à Charente, où il était enfermé
 depuis trente ans, un aliéné nommé
 Rousset. Cet homme était atteint
 d'une incurable monomanie qui con-
 sistait à croire qu'il avait été guillo-
 tiné et qu'il n'avait plus sa tête. On
 racontait, avec emportement, qu'il
 la lui avait coupée trop vite, au Pa-
 lais de Justice même. Voici l'origine
 de cette folie singulière:

En 1853, Rousset, homme d'affaires
 véreux, avait assassiné un vieillard
 pour lui voler son portefeuille. Il
 passa aux assises et fut condamné à
 mort. La salle d'audience était com-
 ble, à ce point qu'on avait autorisé
 quelques personnes à s'asseoir sur le
 banc des prévenus, derrière l'accusé,
 qui baissait la tête. Or, juste dans
 son dos, se trouvait un garçon de bu-
 reau du journal la Presse, nommé
 Panchat, qui s'était faufilé là on ne
 sait comment, et qui, obsédé par la
 pensée de faire une exécrable fumiste-
 rie, juste comme le président pronon-
 çait la condamnation à mort, passa
 sa cote de sa droite sur la nuque du
 condamné, en imitant avec sa bouche
 le bruit d'un couteau tranchant de la
 viande... Krrriink!

Le condamné tomba en avant en
 jetant un cri affreux, et l'on se précipi-
 ta sur Panchat, qui était resté fort
 interloqué. Il va sans dire qu'il fut
 poursuivi et condamné, pour cet étrange
 délit, à deux ans de prison. Quant
 à Rousset, la conviction qu'il avait
 assassiné avait été si violente qu'il
 était subitement devenu fou.

Les Écossais viennent de donner
 un nouvel exemple de leur manière
 intelligente de comprendre la loi sur
 le repos du dimanche. Le dimanche 9
 décembre, les habitants d'un petit
 village de la baie de Saint Andrew,
 virent une barque de pêche surmonté
 d'un pavillon en détresse. De braves
 marins sautèrent dans un bateau pour
 se porter au secours des malheureux
 pêcheurs. Ils réussirent à les rame-
 ner au rivage, dans un état complet
 d' inanition; les pauvres gens étaient
 à court de vivres depuis plusieurs
 jours et n'avaient pour se nourrir
 qu'un biscuit par vingt-quatre heu-
 res.

Vous croyez peut être que la pre-
 mière pensée de nos Écossais fut de
 restaurer les gens dont ils avaient
 sauvé la vie? Jamais. Leur première
 idée fut que c'était dimanche et que
 le trafic des provisions était défendu
 par la loi. Les braves gens qui avaient
 risqué leur vie pour porter secours à
 la petite barque, n'auraient pas ris-
 qué une amende de cent sous pour
 ranimer les malheureux dont les forces
 étaient épuisées. La loi prise à la
 lettre est une belle chose!

Un papa se rase en présence de
 son fils, âgé de quatre ans. Celui-ci,
 intrigué par l'opération à laquelle il
 assiste, attaque la conversation sui-
 vante:

—Qué tu fais, poupa?
 —Je me rase.
 —Pourquoi tu rases?
 —Pour me nettoyer le visage.
 —Pourquoi tu te laves pas pour
 le nettoyer. C'est comme ça que je
 fais.
 —Je me rase pour enlever le poil.
 —Quel poil?
 —Le poil que j'ai sur le visage.
 —Quel poil sur le visage?
 —Mes favoris.
 —Des favoris, qué que c'est ça?
 —Du poil qui pousse sur la figu-
 re.

—Pourquoi as-tu du poil sur la
 figure?
 —Je ne sais pas.
 —Pourquoi ne sais-tu pas pour-
 quoi le poil pousse sur ta figure?
 —Parce que.....
 La conversation finit ici. Le papa
 s'indigna une longue coupure sur la
 gorge, au risque de se trancher l'ar-
 tère carotide. Il y eut un jurement
 énergique et l'enfant courut se réfugier
 dans les bras de sa maman.

Un individu enjambe le parapet
 d'un pont pour se jeter à l'eau.
 Il est retenu par un gardien de la
 paix:
 Malheureux qu'allez vous faire?
 Je n'ai plus le sou...
 Et vous n'avez pas de parents?
 Si fait, j'ai une femme; qu'elle est
 riche...
 Alors, allez vivre avec elle.
 L'autre faisant le plongeon:
 Merci! mon désespoir ne va pas
 jusques-là!

POUR UN BON REPAS

Si vous voulez avoir un excellent
 repas le jour de Noël et pendant les
 fêtes du Nouvel An, n'oubliez pas
 que l'endroit où il faut acheter ses
 comestibles est chez Meunier et Ro-
 bichaud, coin de la Côte St Lambert
 et de la rue Craig. Là vous trouverez
 les viandes les plus riches importées
 d'Ontario, des diades, oies, jambons,
 charcuterie, légumes, poissons frais,
 salés et fumés aux prix les plus mo-
 dérés.

Le Carnaval et l'Alphonse.—Deux
 casques nouveaux que la maison De-
 rrome & LeFrançois, 614 rue Sainte-
 Catherine offre au public pour cet
 hiver. Comme toujours cet établisse-
 ment si bien connu du public offre en
 vente ce qu'il y a de plus nouveau en
 fourrures de toutes sortes, fabriquées
 dans les styles les plus nouveaux et à
 des prix raisonnables. Les manchons
 collerettes, casques, manteaux et ca-
 pots ne sont surpassés nulle part ail-
 leurs. Ou répare aussi les vieilles
 fourrures à court délai et à très bas
 prix.

Le bon marché est toujours
 chez C. ROBERT

Astrakan
 Loutre
 Vison
 Sealskin etc.

Fourrures en tous genres. Capots
 en mouton de perse, en chat sauvage
 etc.
 L'importation d'automne de la
 maison Robert est très considérable
 et très variée. Les bons prix attirent
 la foule. Il faut que tout le stock s'é-
 coule avant les fêtes. C. ROBERT,
 coin des rues St Laurent et Vitruv.

Il n'a pas plu à Son Excellence le
 Gouverneur Général par et de l'avis
 de son conseil privé de nommer l'hon-
 orable Monsieur J. A. Mousseau,
 un des juges de la Cour du Banc de
 la Reine de Sa Majesté pour la pro-
 vince de Québec.
 (signé) LANSDONNE.

Theatre Royal

Cette semaine a été signalée par
 des soirées gaies. Tous les soirs le pu-
 blic a applaudi au talent merveilleux
 de la belle tragédienne A la Gray
 dans le drame émouvant d'East Lyn-
 ne. Cet après-midi et ce soir Ada
 Gray paraîtra pour la dernière fois.
 Il se donne rarement au Théâtre
 Royal des représentations aussi bien
 goûtées du public artistique.

La semaine prochaine grandes re-
 présentations par une troupe de Va-
 riétés en renom aux Etats-Unis.

Grande Loterie au
 bénéfice des
 Pratiques



A partir d'aujourd'hui un numéro
 gagnant sortira tous les jours.
 Le No. 1903 pourra réclamer un
 set à thé de 42 morceaux valant
 \$15.00

P. LAGARDE,
 283, 285 & 287 Rue St-Joseph,
 En face de la Rue Murray,
 MONTREAL.

Beurre de premier choix	@	22c. lbs.
Sucre blanc extra	"	9c. "
Graisse	"	12 1/2 "
Jambon	"	15c. "
Raisin de premier choix	"	7c. "
Currants	"	7 1/2 "

P. LAGARDE
 283, 285 & 287 RUE ST JOSEPH,
 MONTREAL.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne
 ou autres qui ont besoin de Lessi
 concentré à la livre en recevront
 en envoyant cinq cents par livre
 et en indiquant la Station du
 chemin de fer ou du Bateau le
 plus près de chez eux. Direc-
 tions complètes pour toute sorte
 de savon envoyées avec chaque
 paquet. C'est la chose la plus
 économique que vous puissiez
 vous procurer.

Adressez,
 C. D. MORIN, 616 Ste. Marie,
 Montréal.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour
 un désinfectant de première clas-
 se servez-vous du Chlorure de
 Chaux préparé par C. D. Morin
 et vous réussirez. Directions
 complètes sur chaque paquet.
 Si vous avez besoin de blanc de
 cèruse achetez-le à la livre, il
 est moins cher que celui que
 vous achetez en paquet pour du
 Chlorure de Chaux. Un mot au
 sage est suffisant.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles
 de Madame Harwood est recom-
 mandé par tous les bons médi-
 cins et par toutes les mères qui
 s'en sont servi. Il contient plus
 de propriétés guérissantes et
 fortifiantes qu'aucun autre sirop
 connu.

Les mères qui ne le connais-
 sent pas sont priées d'en référer
 aux personnes qui ont donné les
 certificats suivants et qui pou-
 raient être comptés par centaines
 de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE,
 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, ECR.
 MONSIEUR,

Pour l'information des personnes
 qui sont dans mon cas et pour le bien
 public je désire beaucoup que le présent
 soit publié. Il y a bientôt trois ans,
 ayant des enfants malades j'essayai de
 deux ou trois sortes de sirops sans ob-
 tenir aucun soulagement. C'est alors
 qu'ayant entendu parler du Sirop du
 Prince de Galles de Madame Har-
 wood je m'en procurai, et depuis ce
 temps mes enfants sont bien et je crois
 réellement que si j'avais eu de ce sirop
 plus vite, plusieurs de mes enfants qui
 sont morts seraient aujourd'hui en aus-
 si bonne santé que mes autres. En
 conséquence j'en vend beaucoup et il
 donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance,
 DAME LUC TASSE,
 Épouse de LUC TASSE, ECR.,
 Maître de Poste et Epicier
 Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN,
 MONSIEUR,

Nous désirons vous remercier sin-
 cèrement pour le Sirop du Prince de
 Galles de Madame Harwood que vous
 nous avez vendu depuis quatre ans, ap-
 près avoir essayé de plusieurs autres si-
 rups sans pouvoir empêcher nos enfants
 de mourir (et nous en avons dix de morts)
 ayant entendu parler du sirop du Prince
 de Galles nous nous en sommes
 procurés, et ce n'est que depuis ce
 temps que nous avons pu élever nos
 enfants qui étaient toujours très ma-
 lades. Il nous est tout-à-fait indispen-
 sable et c'est la seule chose qui nous
 ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur
 à tout nos amis et nous le considérons
 comme un véritable trésor et un bien-
 fait pour tous ceux qui ont des enfants
 malades.

MICHEL CHARBONNEAU,
 forgeron.
 ET SON ÉPOUSE,
 4 Rue Parthuis
 Montréal, 9 avril 1881

Caprices Poétiques

PAR
 REMI TREMBLAY

Cet ouvrage, le seul du genre qui ait jamais été
 publié en Canada, contient une centaine de chan-
 sons dont la plupart ont paru dans le CANARD,
 une centaine de poésies diverses. Le tout forme
 un volume in-12 de 320 pages et offre un répertoire
 complet de chansons satiriques ayant trait aux
 événements politiques et autres qui se sont produits
 depuis deux ans.

PRIX: \$1.00
 En vente aux bureaux du Canard

ENCORE, ENCORE, ENCORE!

Mon, mon, mon Pan, pan, pan ta, ta, ta lon, lon, lon, je l'ai achete chez **BEAUVAIS** pour **65c.** Mon, mon, mon Par, par, par des, des, des sus, sus, sus achete chez **BEAUVAIS** pour **\$3.50.**

Mon enfant a achete chez **Beauvais** un Pardessus pour \$1.50, valant au moins \$4.00. Pour 26cts vous pouvez acheter chez **Beauvais** une jolie chemise. C'est pas cher, n'est-ce pas?

POUR VOS CADEAUX DU JOUR DE L'AN

Procurez-vous un joli habillement d'enfant pour la somme de \$1.25 : Etes-vous capables d'en faire autant ? Essayez-le. Nos collets (4 rangs de toile) pour **5cts.** Ces pantalons annoncés à 65c valent 1 50. Ces pardessus pour hommes annoncés à 3.35 valent 6.00. Ces pardessus d'enfants annoncés à 1.50 valent 4.00. Rien de pareille ailleurs. Nos collets à 5c valent 20c.

Durant le peu de temps qu'il nous reste pour cette grande vente nous avons décidé d'envoyer fort et ne pas regarder le prix coutant.

Rappelez-vous de nous pour vos Cadeaux du jour de l'AN, et vous nous trouverez toujours la. Pour preuve de ce que nous avançons, n'oubliez pas le **VOU- ME**, la merveille du jour. A toute personne qui achetera pour **\$10.00**, nous donnerons un de ces volumes que chaque famille devrait avoir chez soi.

I. A. BEAUVAIS

186 et 188 RUE ST. JOSEPH, Notre-Dame Ouest.

L'ALBUM MUSICAL

RECUEIL DE

Musique et de Literature Musicale

Ce Journal paraît tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'Orgue et de Piano, Romances, Chansons et Chansonnettes des meilleurs auteurs

Prix d'Abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centins.

A. Filiatreault et Cie

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

NO 8, RUE SAINTE THERESE, NO 8

Boîte 325, P. O.

MONTRÉAL

Dr VALOIS

COIN DES RUES

Berri et Ste. Catherine

EXTRAIT les DENTS
Pour 25 cts

ET FAIT UN

DENTIER COMPLET
POUR \$12.00



AVIS AUX MERES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez vous de vous procurer une bouteille du "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement. Ayez confiance, ô mères, ce remède est infail- lible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régule l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflam- mations, et donne une énergie nouvelle à tout le syst. en général. " Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants " est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis—Il est en vente chez tous les phar- maciens, dans le monde entier. Prix 25 cents la bou- teille.

—LA—

LYRE FRANCAISE

RECUEIL DE

Romances, Mélodies, Extraits d'opéras, Chansons, Chansonnettes et Chansons comiques des meilleurs auteurs.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PRIX 25 cents

TABLE

Absence (l')	86	J'ou pas bonqé	17
Adieu (l')	48	J'peux pas m'en empêcher	50
Apostat (l')	12	L'eau et le vin	26
Barque noyée (la)	15	Le jour où Sylvain m'a parlé	20
Biberon musical (le)	79	Maison mobiles (les)	73
Bonsoir, maman	94	Médecin (le) de campagne	115
Cauchemars (les) de Plumecoq	59	N'effeuille pas les marguerites	76
Chanson de l'échaudé	98	Oh ! la ! la !	99
Clicot le mythologiste	110	Pépinésistes (les)	35
Couplets du p'tit bonhomme	55	Pat ! pat ! pat !	23
En parlant de son maître	103	Quand il cherche dans sa cervelle	5
Ernest est là-bas qui en bâille	42	Retour (le) de la moisson	118
Femmes (les) y a qu'ça	7	Reviens, ô mon amie	121
Gardeuse d'ours (la)	104	Rose, souviens-toi	46
Gros mots (les)	29	Si j'étais le roi d'Espagne	63
Il est en mer	39	Souvenirs du jeune âge	57
Je ne le dirai pas	69	Suzanne est aujourd'hui ma femme ..	125
Je vais avoir ma mère	108	Un vieux buveur	66
J'ignore son nom	33	Va, mon baiser	89

A. FILIATREULT & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE

No 8, rue Ste Therese

Boîte 325

MONTRÉAL